

Panama, d'où il revint quelque temps après rapportant sans doute de ces régions le germe de la maladie qui l'a emporté.

Lèbre fut toujours un bon et excellent Camarade et sa mort a vivement affecté tous ceux qui l'ont connu. Puisse cet hommage rendu à la mémoire de notre Camarade apporter quelque adoucissement à la douleur de sa famille et rappeler au bon souvenir de tous cet homme de travail et d'action que fut toujours notre regretté Lèbre.

A. VÉROT  
(Aix 1858).

---

## PIGÉ (LOUIS)

Angers 1840-43

Sur le *Bulletin administratif* d'octobre 1898, j'apprenais la mort de notre sympathique camarade Pigé (Louis), décédé le 19 septembre à Hautmont (Nord). Cette triste nouvelle ne pouvait me trouver indifférent, car je fus son contemporain et de plus un ami pendant les trois années que nous passâmes ensemble à l'École (1840-43). J'aime à me rappeler ce brave et digne Camarade, esprit primesautier, jovial, toujours de bonne humeur, ce vrai boute-en-train, qui sut s'attirer l'affection de nous tous pendant notre séjour à l'École; qualités qui étaient les précurseurs de ce qu'il devait être plus tard, c'est-à-dire de l'homme de bien et du grand industriel, qui a rendu à la contrée du Nord, où il vient de s'éteindre, tant de services pendant quarante-six années.

Le compte rendu de ses obsèques, qui eurent lieu le vendredi 23 septembre, est le plus éclatant éloge de la vie de notre éminent Camarade, car tout ce qu'il y a de sommités administratives et industrielles avaient tenu à témoigner à son intéressante famille les preuves d'estime et d'affection dont Pigé avait su se rendre digne.

Depuis ma sortie de l'École (1843), je n'ai eu l'occasion de retrouver Pigé que deux fois, aussi la mission de retracer la carrière industrielle de ce digne Camarade est-elle difficile, car elle ne peut qu'être incomplète; aussi avais-je espéré qu'un des Camarades de la contrée (Hautmont ou Maubeuge) qui l'ont suivi dans sa vie intime et dans sa carrière industrielle, le ferait d'une manière plus judicieuse.

En voyant le silence se prolonger, j'ai pensé que notre Société perdrait de son prestige en ne pas retraçant la vie d'un de ses plus éminents membres, car des hommes comme Pigé (Louis) doivent avoir une place marquée dans ses annales.

Pigé (Louis) fit partie de la bonne moyenne de notre division à l'École d'Angers; mais où il perça d'une manière supérieure, ce fut à l'atelier des forges où, sous la direction d'un maître comme M. Dauphin, qui en était le chef, il acquit des qualités exceptionnelles qui devaient lui servir de marchepied pour arriver plus tard à la situation industrielle qu'il sut se faire lui-même, car c'est bien le cas de dire qu'il fut le fils de ses œuvres et qu'il ne dut sa position qu'à son mérite de forgeron émérite, à sa perspicacité, à sa ténacité et à l'exemple qu'il donnait à ses ouvriers.

Vers 1846 ou 1847, je trouvai Pigé à Paris, où j'étais venu moi-même pour chercher ma direction; il était, autant que je puis me le rappeler, le commis et contremaître de l'entrepreneur de la couverture de la première gare du Nord, et auquel il dut rendre de réels services par son habileté professionnelle.

Arriva peu après la révolution de 1848, qui sépara bien des Camarades; je perdis Pigé de vue en 1849, en quittant Paris pour la contrée de l'Est, où je suis resté trente-deux années. J'ai su plus tard que ce Camarade avait été attaché pendant quelque temps aux usines de la Providence à Hautmont et que là, sans doute, il a fini à perfectionner ses qualités d'industriel; car c'est en 1852 qu'il vint installer à Hautmont des ateliers qui pendant de nombreuses années ont porté son nom et qui sont aujourd'hui dénommés Ateliers de construction, forges et fonderies d'Hautmont. Pigé comprit d'autant mieux les besoins de cette contrée du Nord qui jusque-là avait été tributaire des forges de la Loire. Il installa de puissants marteaux pilons, ainsi que tout le matériel nécessaire pour les desservir, et forma par ses exemples d'excellents ouvriers, ce qui lui permit d'aborder les grandes entreprises et de donner toute l'extension nécessaire que réclamaient les besoins de l'époque. L'activité de Pigé ne se borna pas là; à ses ateliers de forges, il adjoignit des fonderies et des ateliers de construction qui finirent alors à classer notre infatigable Camarade parmi les grands industriels.

Que cette existence si bien remplie serve d'exemple à nos jeunes Camarades, qui y verront tout ce qu'on peut acquérir par le travail, la ténacité et la persévérance à aller toujours de l'avant, lorsque l'intelligence, comme chez Pigé, ne fait pas défaut; que ceux d'entre eux qui trouvent que la métropole n'offre plus assez d'espérances de succès, n'oublient pas que notre nouveau domaine colonial leur tend les bras et que, là, ils trouveront emploi à leur activité; mais qu'ils le fassent avant de contracter famille, car souvent c'est le fil qui empêche les plus belles intelligences de donner essor à leur légitime ambition par les soucis que leur crée la famille. Il sera temps pour eux d'y penser lorsque leur but sera atteint.

Qu'il me soit aussi permis d'adresser à la famille intéressante de notre

bon Camarade, — que je n'ai pas l'honneur de connaître, car je ne connus Pigé que garçon; mais les qualités de ce dernier comme affectueux Camarade, aimé de tous ceux qui le fréquentèrent, me sont de sûrs garants qu'il a dû faire un bon et excellent père de famille, — au nom de la Société des Anciens Élèves des Écoles nationales d'Arts et Métiers et au nom personnel de celui qui fut son contemporain et son ami, nos plus affectueuses sympathies pour la perte cruelle qu'elle a faite : puissent-elles apporter un peu d'adoucissement à sa douleur !

M. DAURIAT  
(Ang. 1840-43).

---

## SIROT-MALLEZ

Châlons 1851-54

Notre Association amicale vient de perdre un de ses membres les plus dévoués, Hector Sirot-Mallez, décédé subitement à Thiant (Nord), le 7 novembre 1898.

Le bruit de la mort de Sirot nous frappa d'étonnement, car un mois auparavant, il était parmi nous à un de ces banquets fraternels auxquels il se faisait un devoir et un grand plaisir d'assister, et où il se montrait si franchement Camarade. Il y était le premier à la joie, car à ce dernier banquet comme aux autres, il entraîna les jeunes par sa gaieté et ses chansons.

Pierre-Hector Sirot, né à Valenciennes le 14 mai 1833, est de la promotion 1851-54 de Châlons. A sa sortie de l'École, il entra comme dessinateur chez M. Prévost-Loudroy, constructeur à Dorignies; puis il devient chef de fabrication de l'usine de son père, Sirot-Wagret, maître de forges à Trith-Saint-Léger.

En 1860, il s'émancipa en installant une boulonnerie à Thiant; ses connaissances techniques et son travail firent de cet établissement une usine de premier ordre.

S'étant toujours intéressé à l'agriculture et ayant fait divers essais dans ses propriétés, il acheta en 1892, à Denain, une exploitation agricole d'environ 120 hectares, à laquelle il adjoignit immédiatement après une sucrerie-raffinerie.

Industriel et agriculteur, fabricant de sucre et par-dessus tout homme d'ordre et d'énergie, il était tout désigné pour représenter à l'Assemblée législative un pays industriel et laborieux des environs de Valenciennes. Ses concitoyens le lui prouvèrent deux fois.